

Jean-Louis Rinaldini

L'HALLUCINATION DU DOIGT COUPÉ *Un phénomène de Psychose chez l'Homme aux loups*

Ce que je vais proposer c'est de nous pencher sur cette hallucination du doigt coupé dont nous avons déjà parlé. C'est le développement d'un travail amorcé en cartel et je le ferai à partir d'un itinéraire au travers de différents textes essentiels au regard de ce qui nous occupe, " Les écrits " et " Le Séminaire I " de Jacques Lacan, " La technique psychanalytique " et la bible de cette année les " Cinq psychanalyses " de Freud. Cette hallucination a déjà été évoquée par plusieurs intervenants ici, et c'est une question qui ne cesse de nous interpeller puisqu'elle pose la question de la forclusion, de la castration et de la psychose. Avec un regard rétrospectif on peut constater que ce sont vraiment les questions qui ont été au centre des débats.

Essayons de poser le problème :

Cette hallucination est introduite à la fin de la cure de l'Homme aux loups par Freud. C'est un épisode conservé dans un souvenir d'enfance de Sergueï.¹

Pour Freud, il s'agit une reconnaissance de la castration.

" Nous pouvons admettre que cette hallucination eut lieu à l'époque où il se décida à reconnaître la réalité de la castration ; peut-être marqua-t-elle justement cette démarche ".²

Lacan retourne cette lecture en faisant de cette hallucination un phénomène de psychose. " Le sujet n'est pas du tout psychotique ; il a seulement une hallucination. Il pourra être psychotique plus tard. [...] A ce moment de son enfance, rien ne permet de le classer comme un schizophrène, mais il s'agit bien d'un phénomène de psychose ".³

Cet énoncé est paradoxal. A plus d'un titre. Pourquoi?

Parce que si la notion de structure est opératoire alors comment fonder une théorie de l'hallucination **dans la psychose** à partir de ce qui est défini comme "un phénomène de psychose" advenu chez un sujet dont il nous est dit qu'il n'est pas psychotique.

Par ailleurs, *phénomène* qu'est-ce que ça signifie?

Cela signifierait qu'un élément est inscrit dans la réalité comme "**événement**", mais sans référence à la structure de langage qui le supporte.

Mais par ailleurs Lacan interprète bien ce "**fait**" de Psychose comme phénomène, en se

1 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p.389-390.

2 *Ibid.* p.390.

3 Lacan, *Séminaire I*, p.70.

plaçant dans la structure qui le détermine. Ainsi nous dit-il dans sa fameuse formule, ce jour là “ ce qui n'est pas venu au jour du symbolique apparaît dans le réel ”.⁴

Alors comment concilier ces positions, celle de Lacan par rapport à Lacan et celle de Freud par rapport à Lacan?

Disons tout d'abord que dans cet épisode du doigt coupé on a bien une apparition dans le réel, c'est-à-dire une “irruption sous la forme du vu”⁵. Freud lui parle de “vision”. Il faut en effet rappeler qu'il existe deux versions de cette hallucination du doigt coupé. Celle qui se trouve dans “ Cinq psychanalyses ” et une première alors que la cure n'est pas terminée (1914)⁶, dans cette version le mot hallucination vient en second, c'est le mot vision qui prime.

Si on est d'accord avec ce fait qu'il s'agit dans ce phénomène d'une “vision” (Lacan va dire “vu”) la question est donc de donner un contenu métapsychologique à cette “vision” ce “vu” cette “apparition”, ce réel. Nous verrons plus tard qu'il ne s'agit peut-être pas de réel mais d'une figure intermédiaire entre imaginaire et réel.

Est-ce que cette vision qui s'impose ce jour-là à l'enfant est à entendre comme le dit Freud comme marquant la reconnaissance de la castration qui implique en tant que telle la reconnaissance du symbolique, ou avec Lacan, comme marquant l'irruption du réel s'il s'agit effectivement de réel, qui viendrait inscrire au contraire une carence du symbolique.

Ce qu'il faut sans doute avoir à l'esprit en permanence c'est que Lacan pointe avec insistance le défaut de l'Autre. C'est cet effacement de l'Autre, conjugué avec la vision elle-même qui rendrait compte selon Lacan, du fait que l'enfant, à cet instant “s'enfonce dans une sorte d'entonnoir temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort”.⁷

Alors la question semble être celle-ci:

S'agit-il d'un défaut pur et simple du symbolique ou bien d'une défaillance ponctuelle, d'une “suspension”, d'une mise entre parenthèses provisoire ?

Lacan semble dire qu'il s'agit d'un phénomène momentané. Car si Serguei est englouti dans le temps finalement il remonte. Il y a un autre détail qui va dans ce sens c'est (on le trouve toujours dans la “Fausse reconnaissance”) la distance que Serguei prend par rapport à sa vision dans l'instant même où il en fait le récit à Freud. “Oh, dit-il, je l'ai juste cru”. Cette distance on la retrouve dans la seconde hallucination de l'enfant reliée à la première (toujours dans la Fausse reconnaissance) selon laquelle il se voit en train d'entailler avec son couteau un arbre d'où jaillit du sang. Il a recours à la même formule dubitative “je crois que je ne taille pas dans l'arbre”.⁸

On a donc cette formulation qui caractérise d'ailleurs l'énoncé pervers “je savais bien (que mon doigt était coupé), mais quand même (il était intact) : je l'ai juste cru. Ce qui nous rapproche de ce que rappelait R. Chemama la semaine dernière en citant O. Mannoni.⁹ C'est la structure de

4 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.388.

5 Lacan, *Séminaire I*, p.70.

6 Freud, “La fausse reconnaissance (déjà raconté)”, dans *La Technique psychanalytique*, p.76.

7 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.390.

8 Freud, “La fausse reconnaissance (déjà raconté)”, dans *La Technique psychanalytique*, p.76 note 1.

9 O. Mannoni, Je sais bien mais quand même, *Clefs pour l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1969, p.9-33.

la Verleugnung, le déni. Mannoni montre que ce clivage entre savoir et vérité qu'évoquait tout à l'heure Elisabeth Blanc est au principe d'un démenti généralisé (Verleugnung) qui constitue la structure même du désir humain et qui rend compte de nombreux faits de la vie quotidienne, comme le fait par exemple, que lorsque vous vous trouvez confronté à une publicité qui vous vante les mérites d'un objet vous vous laissez prendre au leurre qui vous est présenté, puisqu'il vous êtes partagé entre le savoir que vous avez sur la réalité de l'objet et la croyance que vous entretenez quant à la révélation de la Chose " quand même! ". C'est aussi au champ du langage des expressions largement employées en séances par les analysants... et les analystes, l'expression " comme si ".

C'est un fait d'importance car c'est cette opération (Freud 1927) que le pervers réalise avec son fétiche, puisque le fétiche a pour fonction non de rendre positif le manque même s'il est là pour incarner la présence réelle du manque, mais d'assurer une présence qui conserve l'absence et maintient paradoxalement le manque en tant que tel.¹⁰ Ainsi le pervers fait sauter l'opposition présence/absence qui est au fondement de la structure du langage. Lacan insiste là dessus quand il dit qu' " énoncer qu'il n'y a pas de Fort sans Da et pas de Da sans Fort c'est rappeler que l'objet est présent sur fond d'absence et absent sur fond de présence ".¹¹ Or le pervers met en échec ce principe puisque pour lui il fait coexister simultanément le Fort avec le Da, son projet c'est d'assurer la présence réelle de l'objet comme absent.

Je pense que ce petit détour par la perversion et le démenti est important pour ce qui nous concerne, d'ailleurs il est intéressant de constater que ce texte des " Ecrits " parlant de l'entonnoir du temps fait suite au commentaire de Jean Hyppolite lequel était intervenu sur le concept de négation, il est toujours intéressant de voir comment les textes sont en réseau, comment ils se répondent... Vous pressentez déjà que c'est une piste que nous allons retrouver tout à l'heure. Pour Serguei donc il n'y aurait pas d'effondrement du symbolique ce qui est confirmé par le détail que si son doigt est coupé, celui-ci tient encore par un petit morceau de peau. C'est-à-dire que le sujet est retenu par un **bout** au bord du gouffre, relié par un fil à ce qu'on peut concevoir comme un pseudo-symbolique qui sauve le sujet de la psychose, car dans une hallucination véritablement psychotique le doigt serait apparu purement tranché. Donc on y voit comme Freud le dit, d'un côté la reconnaissance de la castration et de l'autre, c'est l'approche de Lacan, la forclusion de la castration. Voilà sans doute pourquoi on peut dire avec Lacan, qu'un phénomène de Verwerfung est à l'œuvre contre balancé comme le dit Freud par une reconnaissance simultanée de la castration. Le doigt coupé, la vision du doigt coupé, c'est la révélation d'une coupure réelle non symbolisée; mais en même temps le morceau de peau qui retient le doigt exprimerait une forme de reconnaissance, mais de quelle nature? On semble être entre-deux, d'un côté **le processus imaginaire du névrosé**, de l'autre côté, **la réalisation** propre à la psychose, on serait bien là entre imaginaire et réel.

L'ABOLITION DU TEMPS DANS LA METAPHORE DE L'ENTONNOIR UTILISEE PAR LACAN

Lacan va articuler la théorie freudienne des registres d'inscription avec l'allégorie de la caverne, (Platon, Livre VII de *La République*.) dans un texte assez difficile sur lequel nous

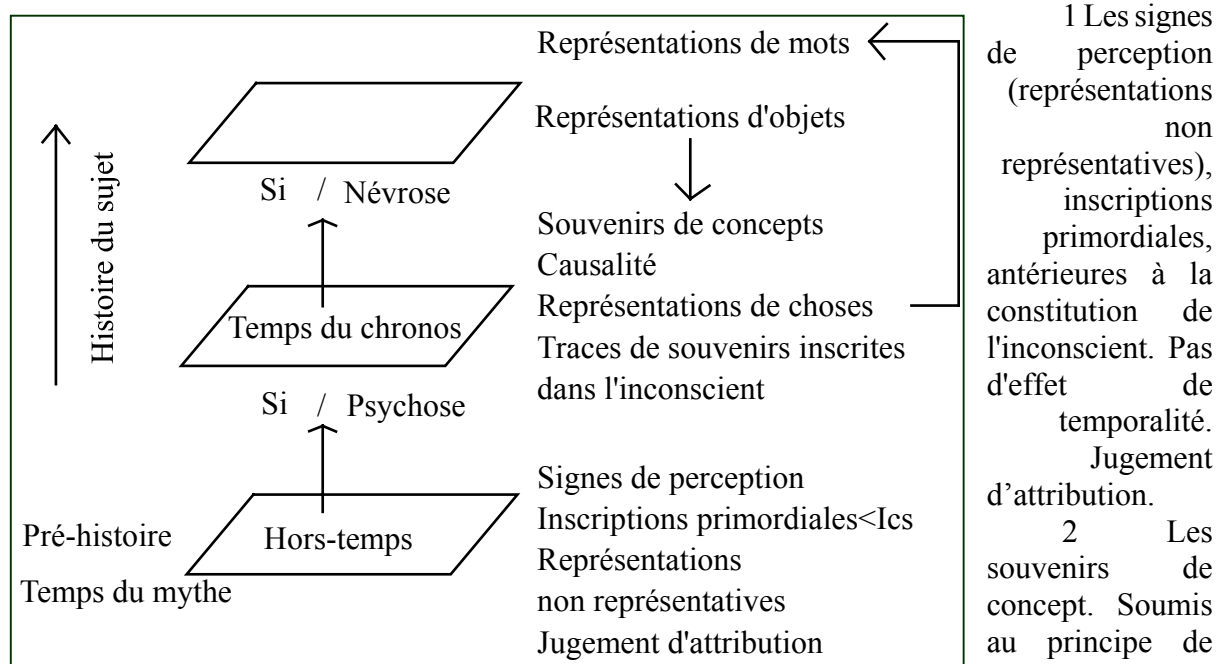
10 Lacan parle de "cet au-delà jamais vu" ; Lacan, Séminaire IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p.119.

11 Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p.216.

essayons de réfléchir, texte qui va lui servir d'appui pour aborder l'importance du temps dans cette hallucination et surtout parce qu'il veut rendre compte de la Verwerfung comme déterminante de la psychose par une lecture de l'hallucination du doigt coupé.

Tout d'abord il faut se rappeler la théorie freudienne du psychisme comme série de registres d'inscriptions, thèse jamais abandonnée par Freud depuis 1896 puis en 1915 puis en 1924 où il élabore une explication de la refonte de la réalité qu'il pose au principe de la psychose.¹²

Rappelons sommairement que Freud conçoit trois registres d'inscriptions superposés qui lui permettent de dégager les trois structures, névrose, psychose, perversion:



la temporalité. Correspondent aux traces de souvenir inscrites dans l'inconscient, inaccessibles au conscient. Ce seraient les représentations de chose. Si défaillance de traduction du niveau précédent: psychose.

3 Les représentations de mot. Ces représentations de choses se trouvent liées aux représentations de mot pour constituer la représentation d'objet (consciente). Si défaillance de traduction du niveau précédent: névrose.

J-J Rassial le rappelait, chacune de ces inscriptions sont gagnées sur le réel et viennent représenter dans la vie psychique ce réel donné comme deux fois perdu.

Alors, quelle lecture en fait Lacan ?

Lacan va donc articuler cette fiction théorique de Freud avec l'allégorie de la caverne.

Pour Freud l'histoire mémoriale du sujet commence par le trésor des souvenirs qui va constituer l'inconscient. Donc l'histoire du sujet (il y a cependant du sujet avant) mais l'histoire du sujet commencerait avec ce deuxième niveau, par les inscriptions du second registre, les souvenirs de concept ou représentations de chose là où le principe de causalité, la temporalité existe. L'histoire commencerait donc avec l'inscription, l'écriture d'un premier trait. Mais surtout cela marquerait la bascule du sujet dans le temps du chronos. Jusque là le sujet serait dans le temps "hors-temps" que Platon évoque dans "Le Timée" (37d) et qu'il nomme l'aiôn. Donc la

¹² Freud, "La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose", dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p.301.

mémoire d'un sujet s'installerait à partir de sa mémoire représentative. Ce qui rejeterait dans le hors-temps,, le hors-mémoire, dans la préhistoire, les inscriptions antérieures du premier registre. Freud dans la lettre 52 à Fliess est formel: les inscriptions des signes de perception (1er registre) s'effectuent dans l'instantanéité, c'est-à-dire dans le hors temps.

Lacan, à propos de l'hallucination du doigt coupé, se réfère à la théorie platonicienne “du caractère extra-temporel de la remémoration, [de] quelque chose qui est comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré”¹³ ou encore en évoquant “les formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, lorsque le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence”¹⁴.

C'est-à-dire que dans le temps du chronos on aurait à faire à une remémoration imaginaire alors que dans le temps préhistorique on aurait à faire à une réminiscence formelle ou idéelle. C'est cette fameuse coupure, séparation, platonicienne, séparation du monde des idées, c'est le mythe de la caverne, au dehors la lumière qui aveugle... Les “eidola” ces reflets premiers, dans les eaux des étangs et des rivières, sont en dehors de la caverne, c'est-à-dire en dehors du monde des représentations imaginaires constitutives de l'inconscient freudien.

Si nous suivons Lacan, la catastrophe du sujet dans la psychose a donc une explication mytho-logique dans une défaillance originaire qui est intervenue dans la préhistoire du sujet au premier registre d'inscriptions (la perte du cachet d'origine de ce qui est remémoré) c'est-à-dire ces premiers signes de perception, ce qui met proprement à nu le palimpseste de l'imaginaire destiné à recevoir l'histoire du sujet. Parce que pour Lacan les signes de perception freudiens du premier registre d'inscriptions il les identifie avec ce qu'il appelle “l'imaginaire en tant que tel” ou bien “l'image modèle de la forme originelle”¹⁵. Le “de” c'est un “de” d'appartenance. C'est-à-dire que le signe de perception c'est l'image modèle, Freud parlera d'une “image directe de souvenir” (Freud, “L'Inconscient”, dans *Métapsychologie*, p.118), le signe de perception c'est l'image modèle d'une forme originelle qui est l'idée platonicienne. Autrement dit, le signe de perception suppose une perception primordiale, au sens de “prise du vrai”, ce qui place le sujet face à face avec le réel. C'est un temps originaire qui ne peut être pensé que dans le temps du mythe, dans la fiction du mythe.

Dans l'hallucination qui nous occupe, c'est la représentation de chose dite encore souvenir de concept qui se trouve défaillante et pour le coup c'est l'“eidolon” platonicien, l'image modèle selon Lacan qui fait retour à la conscience du sujet. C'est donc une image qui advient mais hors imaginaire, puisque son inscription s'effectue en deçà du champ des représentations, mais qui est bel et bien une image, puisque c'est comme vision qu'elle fait retour pour le sujet. Cette image n'est pas une hallucination du même ordre que celle qui advient dans la psychose, puisqu'elle n'est pas émergence du réel, mais apparition de quelque chose qui n'est pas un réel pur mais qui est déjà un signe sur le réel., ce que Lacan appelle son cachet d'origine.

C'est une hallucination qui se distingue du réel de l'hallucination psychotique, mais aussi de la production imaginaire du fantasme névrotique (comme le serpent noir d'Anna O.). En outre c'est une figure sans effet de temporalité donc sans effet de métaphore.

La question bien sûr dans cette fiction théorique est de savoir où sont conservées les inscriptions des premiers signes de perception avant la mise en place de l'inconscient. C'est-à-dire qu'il faut postuler un type de mémoire antérieur à la mémoire représentative. Freud n'a jamais apporté de réponse mais le concept de l'objet a élaboré par Lacan est de nature à nous permettre de répondre.

Le monde ne peut avoir de sens pour l'enfant (et le sens ça suppose la perte du monde et

13 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.391.

14 *Ibid.*, p.392

15 Lacan, *Séminaire I*, p.71.

l'inscription d'un signe comme mémoire de cette perte) qu'à la condition que l'enfant signifie lui-même quelque chose pour la mère, c'est-à-dire que la mère ait, de son côté, symbolisé morceau par morceau, le corps de l'enfant, l'acte de nomination étant cet acte par lequel l'Autre, reconnaît qu'il s'est fait le dépositaire des objets a du sujet.¹⁶

On sait comment dans la clinique des mères de psychotique, qui vivent leur enfant comme morceau de leur propre corps, on sait comment ces mères sont dans l'incapacité de pouvoir les nommer, et même parfois de pouvoir leur signifier la moindre adresse. J'ai apporté un dessin d'un enfant dit pré-psychotique ce qui permet de se garder du terme de psychotique. Vous voyez comment après avoir dessiné un visage, il en retire par des trous la substance qui matérialiserait les orifices tels que les yeux, et la bouche, lieux du regard et de la voix. Et comment ce petit garçon de cinq ans et demi nommé Franck va signer sa représentation en laissant comme trace de son nom " MASK ".

Ainsi le premier temps logique revient à l'Autre, à qui revient la charge d'accomplir la première symbolisation de l'enfant, qui le décomplète en substance mais qui doit le compléter inversement en signes. L'échec de cet aller/retour entre le sujet et l'Autre va être lourd de conséquences et déterminer le destin psychotique du sujet. Il faut donc un espace de transition, un passage entre deux limites, deux frontières, et faute de ce passage aucune perte de quelque objet que ce soit ne sera possible, ce qui entraîne comme conséquence de cette défaillance du sens de la perte, la présence d'un monde complet, ininterprétable, réel. La décomplétude du monde par le sujet et la décomplétude du sujet par l'Autre se présentent comme une opération en navette.

Il y aurait conjonction entre les premiers marquages et les premières coupures c'est-à-dire entre les découpes accomplies sur le corps lors de la perte des objets a et les premières inscriptions primordiales qui se feraient sur le corps. Cela conduit à penser que dans ces temps archaïques où la coupure entre le corps et le signe ne serait pas encore accomplie, c'est le corps qui constituerait pour le sujet la seule expérience possible de la mémoire. C'est lui, qui conserverait seul la mémoire de l'empreinte des choses. Cette fonction dévolue au corps d'être le support des premières inscriptions rendrait compte du fait que certaines hallucinations de la psychose se présentent on le sait, comme surgissement de morceaux erratiques du corps. Et que ces hallucinations ne peuvent pas être confondues avec un phénomène de psychose

LA FONCTION DU COMPTAGE

Rappelons-nous que Lacan dit à propos de sa métaphore de l'entonnoir, que Serguei ne peut ni compter les tours de sa descente ni ceux de sa remontée. Or, dans le texte même où Freud fait état de la vision de l'Homme aux loups, on rencontre le témoignage anonyme de ce correspondant qui avait fait part à Freud au lendemain de la publication de *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* de l'hallucination du pénis qu'il avait eu dans son enfance et du souvenir d'avoir vu son doigt emporté dans le seau. C'est l'épisode du doigt dans le seau qui se termine par "Longtemps encore, jusqu'au moment, je crois, où j'appris à compter, je demeurai persuadé d'avoir perdu un doigt".¹⁷ Ce qui est intéressant dans cet épisode c'est que le mutisme, l'impossibilité de s'adresser à l'Autre est corrélaté avec une opération de comptage qui est de surcroît un comptage pratiqué sur le corps propre. C'est-à-dire que les premiers marquages au

16 Voir, Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir" dans *Ecrits*, p.819.

17 Freud, *La fausse reconnaissance*, p.78.

champ du narcissisme primaire, ces premiers marquages que sont les signes de perception ont bien été inscrits, mais ils n'ont pas trouvé par la suite la relève dans l'Autre. C'est-à-dire que la castration, en tant que symbolisation primordiale de la coupure, éprouve la défaillance de l'Autre parce que le Langage s'avoue incapable à ce moment là de recueillir la perte des premiers objets. Lorsque ce travail n'a pas été accompli, c'est la perception non symbolisée qui fait retour sur le sujet. L'enfant se retrouve embarrassé avec sa castration dans la main: le petit doigt qui tient par un morceau de peau pour Serguei mais surtout pour lui rappelons-nous son impossibilité à formuler une adresse à l'Autre " Je n'osais pas dire quoi que ce fût à ma bonne ",¹⁸ il ne peut pas en parler sur le moment, Lacan dit il ne moufte pas; dans le deuxième cas, celui du correspondant anonyme de Freud, la défaillance de l'Autre se trouve dans l'indifférence de la mère et de la bonne, ce qui confère à la castration un caractère d'ab-jection (d'autant que le doigt est emporté dans le seau). Le sujet paraît ainsi destiné à la psychose (la castration étant déjetée dans le réel) mais le comptage vient sauver le sujet. L'arithmétique est appelée pour venir vérifier et garantir l'intégrité du corps propre. C'est le recours à un langage parfait qu'est l'arithmétique. Parce que l'opération de comptage est sans manque, elle est close sur elle-même pour assurer l'intégrité du narcissisme primaire. Je vous ai apporté quelques dessins d'un autre enfant aujourd'hui suivi en hôpital de jour qui réalise manifestement la même opération que nous venons de décrire. Dès les premiers entretiens Alexandre s'empare d'une feuille de papier et la remplit de chiffres qui se suivent dans l'ordre croissant. Toute situation parlée constitue pour lui l'occasion de la transcrire en chiffres (prix, âges, etc.). Pour autant cet enfant ne maîtrise pas la notion de nombre au sens où l'approche cognitiviste définit cette compétence (conservation des quantités discontinues, correspondance terme à terme, etc.).

On voit donc l'importance de cet Autre du langage à être là pour venir supporter, accueillir, aider le sujet confronté à la castration. Il est une autre modalité qui a un effet salvateur pour le sujet et qui le garde de la psychose. C'est celle que réalise le pervers. Et cela va permettre de revenir sur ce que j'esquissais déjà au début.

LE PERVERS ET SA TENTATIVE DE MAITRISER LE LANGAGE

Récemment dans Nice-Matin était relatée l'arrestation de ce personnage fétichiste chez qui les policiers ont trouvé 86 culottes féminines dérobées à ses victimes. Bien sûr les médias mettent l'accent là-dessus mais ce n'est pas la masse qui compte. Il me semble qu'il faut insister là-dessus, que ce qui est recherché par le fétichiste, le pervers, c'est le rapport à la limite, la lisière, la frontière. Le bout, l'extrême de la limite, là où c'est coupé, où ça fait coupure. Moment limite qui supporte à la fois de voir et d'être vu regardant, car regarder c'est toujours chercher à voir ce qui n'est pas là. Topologiquement ce serait cet espace dont le pervers recherche le resserrement extrême où ce n'est pas encore coupé, où ça va l'être, où ça l'est. Un resserrement qui concernerait la coupure des signifiants, la coupure du signifiant lui-même qu'il conviendrait de maîtriser. On peut évoquer à ce point la question de la frontière entre les nations. Qu'est-ce qu'une frontière si ce n'est une projection topologique, une projection sur un topos, sur un lieu d'une réalité sociale. C'est aussi le point de rupture d'une loi, le lieu où la loi s'arrête. Ce point de rupture la plupart des langues européennes le nomment déjà dans la langue du voisin. Par exemple *Grenze* en allemand est emprunté aux voisins slaves. La frontière française vient du mot latin *frons* utilisé par les Romains pour indiquer la frontière espagnole. L'anglais *border*

¹⁸ Freud, *L'Homme aux loups*, p.389-390.

vient de la bordure française. *Die front* c'étaient les lignes d'avant garde de la guerre pour les Allemands, *the frontier* était la limite de la civilisation pour les Américains. Ce que je veux souligner c'est que la frontière est déjà à l'autre, déjà nommée chez soi dans la langue de l'autre. C'est la partie de l'autre qui est chez moi et qui me limite.

Alors la tentative du pervers contre le langage en quoi consiste-t-elle?

Elle consiste à faire passer sous le contrôle du sujet la barre qui, marque l'arbitraire du signe. Au moment où il hallucine le phallus, le pervers produit en lieu et place du signe arbitraire un signe motivé soumis à sa convenance, le signifiant et le signifié coïncident, l'objet perdu est, non plus retrouvé mais trouvé. Il s'empare du signifiant qui est au fondement du système signifiant, il tend à s'assurer le contrôle du système et se garde du même coup de la psychose. Au fond, il veut vérier la réalité avec du signifiant. Le pervers y réussit là où l'obsessionnel échoue. Ce faisant le pervers est dans le projet de fonder le discours, il revendique d'inaugurer la chaîne signifiante. Pensons aux héros sadiens, relisez par exemple les 120 journées de Sodome, il est surprenant de constater combien ce qui est important pour les protagonistes menant la danse c'est que tout soit dit. Tant que tout n'aura pas été dit, tant que l'objet de la jouissance n'aura pas été nommé, toi, la victime tu devras survivre pour rester offerte aux coups du bourreau. Un tout dire qui ne laisserait aucun reste, qui engloberait ce qui, par définition, se pose en excès au dire, la jouissance elle-même.

C'est donc une tentative salvatrice de la psychose pour le pervers que de maîtriser la coupure, soutenir qu'elle ne regarde pas l'Autre et de se rendre maître du langage. On en trouve l'illustration dans cette vignette rapportée par Freud, qui est ce souvenir écran adjacent de la vision du doigt coupé de Sergueï.. C'est le récit qui lui avait été fait quand il était enfant et qui relate l'histoire de cette parente qui était née avec un sixième doigt (un membre de trop) et qu'il avait fallu mutiler à la hache.¹⁹ Freud met en relation ce souvenir écran avec une seconde hallucination complémentaire de la première (en référence à la légende de Clorinde, maîtresse de Tancrede dans la Jérusalem délivrée) qui lui avait fait voir, du sang couler d'un arbre figurant la femme.²⁰ Il avait entaillé l'arbre avec le même canif que celui qui lui avait tranché le doigt. Freud dit qu'à travers cette vision s'affirme la reconnaissance de la castration de l'Autre, corrélée à la sienne propre. La parente, cet Autre est monstrueux, il se montre (c'est d'ailleurs l'étymologie de monstre). C'est un fait d'importance car cette qualification de l'Autre permet d'opérer une différence entre bon et mauvais, c'est une opération attributive que Freud dans "L'Esquisse" pose comme au fondement de la connaissance et qui, si elle n'avait pas eu lieu rejeterait le sujet dans la psychose. L'Autre ne doit pas être parfait. Ainsi le jugement d'attribution consacre la première entaille dans la toute puissance de l'Autre (entaille figurée dans la mutilation par la hache) qui marque l'entrée du sujet dans l'essence de la loi. La loi consiste d'abord à trancher, à tailler (dans l'ancienne langue française tailler signifie proprement châtrer; en Grec la "loi"(nomos) signifie à l'origine "ce qui a été attribué en partage". Par ailleurs le Père primitif, antérieur à la loi est dit "illimité" (unumschränkt) (voir Totem et tabou). C'est donc très important de concevoir que le jugement qui consiste à conférer à l'Autre telle ou telle qualité marque le premier accomplissement de la loi. Cela nous conduit à référer ce qui est en cause dans cet hallucination du doigt coupé à ce que nous dit Lacan de la castration. Il y en a trois et non deux.

La castration imaginaire, dont la névrose est le terrain d'élection, castration mise au service d'un moi fort du sujet.²¹ C'est la castration qui est accomplie au quotidien, au registre du

19 Freud, *L'Homme aux loups*, p.390.

20 *Ibid.*, p.390.

narcissisme secondaire, à travers toutes les épreuves que notre existence nous conduit à devoir supporter (passer un examen, essayer un échec...). Donc elle se joue dans l'espace des signifiants S3, S4, Sn...

La castration symbolique, celle dont on parle le plus souvent, qui est à référer à l'Autre du langage, qui est l'advenue du sujet au signifiant et qui s'effectue quand une métaphore originaire vient consacrer la perte de das Ding et introduire le sujet qui se trouve par là divisé à l'ordre du langage représentatif. C'est la condition de l'advenue du sujet au signifiant, quand le représentant de la représentation S2 à la fois s'instaure et se perd dans le refoulement originaire.

Une castration primordiale de l'Autre en deçà de ces deux castrations, qui est à l'œuvre dans le récit des six doigts de la parente de Sergueï. Cette castration primordiale de l'Autre advient lors du jugement d'attribution, au lieu des premières inscriptions S1.

Donc comment faut-il entendre ce rejet de la castration qui nous occupe tant?

Il y a le rêve renvoyant à la scène primitive. Pour Sergueï c'est la révélation de la réalité de la castration révélée dans la vision du sexe maternel. Freud dit qu'il rejette la castration et n'en veut rien savoir au sens d'un refoulement. Le rejet de la castration opéré par Sergueï en réponse à la révélation de la réalité (c'est la construction de Freud) cela signifierait au fond l'échec de l'Autre du langage à assurer la fonction de relève des premières inscriptions sans que ces inscriptions soient remises en cause et qui viennent montrer une première entaille, une première limitation de l'Autre.

Les hallucinations (Homme aux loups et les témoignages anonymes) le vérifieraient car ce qui est mis en place c'est une figure entre imaginaire et réel, qui exprimeraient un phénomène psychotique mais en même temps qui montreraient que le sujet ne l'est pas.

Cette hallucination n'est pas l'émergence d'un morceau de réel, mais marque le retour d'un premier signe de perception du réel, advenu sous la forme d'un symbole massif de la castration.²² Ce phénomène (la vision) est déjà une tentative de pallier la carence qu'il désigne. C'est-à-dire la défaillance de l'Autre à assurer la fonction de relève, mais d'un autre côté c'est un appel à cet Autre. En dé-montrant le manque, cette vision est une façon d'interroger le rapport du sujet aux signes primordiaux, inscrits lors des premières coupures, et d'appeler le signifiant phallique à tenir sa fonction de rassemblement et de relève. Et c'est sans doute cela qui vient sauvegarder le sujet de la psychose. C'est peut-être grâce à cette hallucination qu'une première tentative de symbolisation de la castration est accomplie par le truchement de ce que Lacan va appeler le symbolisme. Car Lacan soulignait son caractère massivement symbolique sans en dire plus.²³ Le symbolisme, la symbolique, tant décriée et qu'il ne faut pas confondre avec le symbolique, serait en effet une première forme de symbolisation, c'est-à-dire que le symbolisme interviendrait dans les diverses formations de l'inconscient quand le symbolique fait défaut. Ce serait un appel au

21 Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir" dans *Ecrits*, p.826.

22 Lacan, "Réponse au commentaire de Jean Hippolyte", dans *Ecrits*, p.392.

23 *Ibid.*, p.390.

symbolique, un rappel de la fonction du phallus. Mais c'est là tout un terrain de réflexion à creuser.